BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Gabriel Nocchi Macedo et Maria Chiara Scappaticcio (dir.), *Signes dans les textes, textes sur les signes. Érudition, lecture et écriture dans le monde gréco-romain* (Papyrologica Leodiensia, 6) : Liège, Presses universitaires de Liège, 2017, 387 pages.

Après l'édition des *Papyri Vergilianae* de M. C. Scappaticcio (2013) et celle de *L'Alceste de Barcelone* de G. Nocchi Macedo (2014), la collection *Papyrologica Leodiensia* s'enrichit, dans un rythme éditorial soutenu, d'un nouveau volume, collectif cette fois, publié sous la houlette de ces deux chercheurs connus pour la minutie et la rigueur de leurs travaux, en particulier dans le domaine, ardu et encore largement à défricher, des signes paratextuels. Le volume est issu d'un colloque et d'une collaboration fructueuse entre le CEDOPAL (Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire) de l'Université de Liège, fondé par Paul Mertens (1925-2011) à qui est dédié l'ouvrage, et l'Université Federico II de Naples. Le titre, à l'allure chiasmatique bienvenue, et très bien illustré par la reproduction sous-jacente de l'*Anecdoton Parisinum*, en définit clairement l'objet. Il s'agit de mettre en relation la théorie et la pratique : d'un côté les listes et descriptions contenues dans les traités orthographiques et grammaticaux, grecs et latins, diffusées par l'enseignement ; de l'autre, l'utilisation effective de ces signes par les auteurs, copistes, correcteurs ou lecteurs, dont témoignent les documents qui nous sont parvenus, des papyrus, mais aussi des parchemins, des inscriptions, voire des *ostraka* et des *tituli picti*. Ce double volet grec et latin, et cette multiplicité des supports et des intervenants antiques, joints à une vaste extension spatiale et chronologique des textes exploités, fournissent un large échantillonnage de documents et de cas de figure. Ils permettent ainsi d'entrer, concrètement, dans la complexité et la difficulté interprétative de tout cet appareil paratextuel composé de signes multiples et de gloses diverses, qui donne aux textes antiques une seconde dimension et permet de mieux les éditer et les interpréter.

Ce volume quadrilingue (italien, anglais, français, espagnol) rassemble dix-sept contributions (nommées « chapitres », p. 9) encadrées d'un avant-propos des éditeurs et d'une postface-conclusion de Marie-Hélène Marganne, directrice du CEDOPAL. Il n'est pas explicitement structuré en parties, mais il est aisé d'en saisir l'économie générale. Deux exposés à vocation programmatique, de Gugliemo Cavallo (« Prefazione », p. 11-15) et de Maria Chiara Scappaticcio (« Segni nei testi, testi sui segni : perché ? », p. 17-25) posent les problématiques et les enjeux de la production et de l'interprétation des textes antiques, au premier rang desquels

figure la pratique de la *scriptio continua* et de l'oralisation des textes (*lectio* et *praelectio*), ainsi que la crise culturelle qui s'amorce au VI^e^ siècle. La doxa de la chronologie relative à la division en mots (interponction vs *scriptio continua*) dans les langues italiques et en latin, évoquée à diverses reprises (entre autres p. 11, 159, 203, 258-259), mériterait sans doute d'être précisée et nuancée, en particulier en distinguant les domaines de l'épigraphie, de la papyrologie et de la codicologie. Ces réflexions préalables donnent des clés utiles pour aborder et inscrire dans un cadre général, théorique et historique, les monographies qui suivent. Les contributions s'organisent ensuite en vertu d'un double axe, à la fois linguistique et chronologique. Sept articles portent sur les textes grecs, six sur les textes latins, et à leur intersection, se présente le cas spécifique des textes bilingues (« Word Division in Bilingual Texts », Eleanor DICKEY, p. 159-175 ainsi que, dans une moindre mesure, L. DEL CORSO, K. MCNAMEE et R. AST). L'empan chronologique va des inscriptions grecques archaïques jusqu'à la permanence de la tradition antique dans les traités orthographiques du castillan, aux XVI^e^-XVIII^e^ siècles espagnols, dans le contexte des réformes liées à l'évolution de la prononciation (« Herencia clásica en la ponctuación y la accentuación del Siglo de Oro español », Fidel SEBASTIÁN MEDIAVILLA, p. 285-300).

Comme on peut s'y attendre, le volet appliqué (« Signes dans les textes »), d'un « potentiel heuristique » (p. 44-45) à la fois plus novateur, plus large et plus diversifié, l'emporte sur la dimension doctrinale (« textes sur les signes »), dont la documentation, en grande partie perdue, limitée et fragmentaire, est depuis longtemps répertoriée et exploitée. La tradition alexandrine du II^e^ s. av. J.-C., issue de l'exégèse homérique, et représentée entre autres par Aristophane de Byzance, Aristarque et Denys le Thrace, a été relayée par les grammairiens latins, en particulier Probus, Diomède (*Ars*, *GL* 1,436-438), Donat (*Ars Maior* I, 6 p. 612,1-8 Holtz) et Isidore (*Or.* 1,18-26), qui proposent leurs propres listes et descriptions de signes. Cette armature polymorphe et à l'information limitée, issue du système aristarchéen, sous-tend explicitement (outre les exposés préliminaires de G. CAVALLO et de M.-C. SCAPPATICCIO, voir aussi R. AST, L. HOLTZ et F. SEBASTIÁN MEDIAVILLA) ou implicitement la plupart des contributions : elle leur fournit un cadre de réflexion et de référence permettant de mesurer les constantes et les écarts, ainsi que le degré de cohérence et d'évolution du système. Elle prend toute sa dimension dans la riche contribution de Gabriel NOCCHI MACEDO, « Textes sur les signes : les sources latines » (p. 203-222), qui analyse tout particulièrement, en même temps que les chapitres d'Isidore, trois brefs traités anonymes tardifs sur les signes critiques (*notae*) : les deux listes de l'*Anecdoton Parisinum* (VIII^e^ s.), l'*Anecdoton Cauense* (XI/XII^e^ s.), et l'anonyme de Munich (X^e^ s.), afin de déterminer si « l'adaptation des signes grecs au latin a entraîné des changements conséquents dans la signification et l'usage de ceux-ci » (p. 205).

Le matériel d'investigation sur lequel ont travaillé les contributeurs de ce volume est très divers, et par là même représentatif de la complexité et des enjeux majeurs de la question, qui engage tout autant la matérialité des textes et leur interprétation que les contextes historiques et socio-culturels dans lesquels ils ont été produits et utilisés. Trois contributions, d'orientations très différentes, reposent sur un corpus grec de nature épigraphique. Après un rappel des tendances générales, a-systémiques, constatées dans les inscriptions grecques archaïques, destiné à fournir des outils interprétatifs, Julia LOUGOVAYA-AST (« Some observations on the Usage of Punctuation in Early Greek Inscriptions », p. 27-42) réexamine deux inscriptions métriques, d'interprétation débattue, datables de la seconde moitié du VI^e^ siècle av. J.-C., pour en proposer une nouvelle analyse : la dédicace du temple d'Apollon à Syracuse et une épitaphe d'un *polyandrion* d'Ambracie, toutes deux proposées en transcription. Elles confirment la tendance à l'absence de ponctuation observée en fin de vers quand

celui-ci coïncide avec la fin de la ligne. Dans une approche globalisante, qui prend en considération l'ensemble du paratexte épigraphique, dans sa dimension formelle, visuelle, comme dans l'utilisation des signes, Lucio Del Corso (« Segni e *layout* delle iscrizioni greche in Egitto », p. 43-59) montre comment celui-ci évolue dans les inscriptions grecques d'Égypte entre l'époque ptolémaïque et l'époque romaine, et ce que reflète, d'un point de vue politique et socio-culturel, cette évolution. C'est encore en Égypte, et à l'époque romaine, que nous emmène Rodney Ast (« Signs of Learning in Greek Documents : the Case of *spiritus asper* », p. 143-157), en proposant, entre autres documents, des témoignages originaux mis au jour en 2006 par les fouilles du site d'Amheida dans le désert égyptien : des vers épigrammatiques peints sur le mur d'une villa du IVe siècle, témoins d'une pratique pédagogique (une sorte de tableau de salle de classe), et un *ostrakon* découvert à proximité (un bon de livraison), tous deux porteurs de signes prosodiques, et qui témoignent, dans leur matérialité quotidienne, de l'éducation et de la culture des occupants du site.

Ce sont les papyrus, littéraires (le plus représentatif et le plus célèbre est le manuscrit *Vergilius Mediceus*, du Ve siècle) ou documentaires, d'Égypte et d'Herculanum, qui fournissent la majorité des études de terrain pour les textes grecs. Dans une vaste fresque qui va du IIIe s. av. J.-C. au VIe s. ap. J.-C., des papyrus ptolémaïques aux papyrus byzantins, en passant par ceux d'époque romaine, Alberto Nodar Domínguez (« Los signos de lectura más antiguos en papiro », p. 61-76) analyse un corpus littéraire, spécifiquement constitué, de 157 témoignages directs et indirects, de provenance et d'époque diverses, qui ont transmis des passages du second chant de l'*Iliade*, ce qui lui permet d'établir une chronologie de l'apparition progressive des signes. Le corpus littéraire sélectionné par Gianluca Del Mastro (« La ponctuation dans les papyrus grecs d'Herculanum », p. 77-96), plus restreint, mais replacé dans une perspective plus large, permet d'étudier plus spécialement les signes de ponctuation, simples ou combinés, pour en dégager une échelle de fréquence qui fait apparaître la prééminence de la *paragraphos* et de la *diple*. Daniela Colomo (« Quantity Marks in Greek Prose Texts on Papyrus », p. 97-125) livre les résultats d'une enquête qu'elle a menée pendant dix ans pour rassembler les fragments de vingt-quatre manuscrits grecs en prose sur papyrus (bien moins nombreux que ceux en vers), essentiellement des IIe-IIIe siècles : des textes littéraires d'œuvres classiques, en grec attique standard, et des textes paralittéraires, mais également des papyrus documentaires, comme des lettres et des certificats. Ces vingt-quatre documents sont minutieusement présentés et analysés, linguistiquement et philologiquement, avant de faire l'objet d'une reprise synthétique qui replace les faits dans le cadre du mouvement atticiste et des écoles de rhétorique. Kathleen McNamee (« Sigla in Late Greek Literary Papyri », p. 127-141) nous emmène plus avant dans le temps, en rassemblant, pour en classer les signes, un vaste ensemble de 110 manuscrits des IVe-VIIe siècles (« 10 % des textes grecs classiques du LDAB », p. 128) : des papyrus littéraires et paralittéraires, grecs ou bilingues latin-grec, à l'exclusion des textes bibliques et chrétiens. Cette amplitude chronologique lui permet de mesurer l'évolution du système, en distinguant les signes qui conservent leurs fonctions antérieures ou sont réaffectés à de nouveaux usages, de ceux qui font leur apparition, et en mettant en valeur la fonction polyvalente de la plupart d'entre eux.

Les textes latins sont, quant à eux, essentiellement représentés par des manuscrits, aux thématiques et aux datations elles aussi variées. Rodolfo Funari (« Segni di interpunzione e di lettura nei frammenti storici latini da papiro et pergamena rivenuti nell'Egitto », p. 177-201) a choisi comme corpus d'investigation les fragments d'historiens latins antérieurs aux manuscrits médiévaux : sept fragments de Salluste, sur papyrus ou parchemin (Ier-Ve s.), un de Tite-Live, sur papyrus (IIIe/IVe s.) et un, également sur papyrus, du *De Bellis Macedonicis* (Ier/IIe s.). En dehors de

la présence de signes textuels, le corpus est intéressant en lui-même, comme témoin de la diffusion des historiens latins, et surtout, de la datation de ces éditions, dont certaines sont particulièrement anciennes. Dans la continuité de ses publications antérieures, Giuseppina Magnaldi (« Integrazioni con parola-segnale in manoscritti ciceroniani e apuleiani », p. 229-242) revient, en partant de l'analyse de cinq extraits de Cicéron et d'Apulée issus de manuscrits des IX^e^-XV^e^ siècles, sur le concept de « mot-signal », le mot qui précède ou suit un mot omis dans le texte par un copiste, et qui est reproduit en marge pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur l'endroit où doit être réintégré le mot omis. Cette diplographie s'accompagne (ou peut s'accompagner ?) de signes graphiques et de sigles spécifiques. Le concept permet de résoudre, dans l'édition des textes, des problèmes impliquant une répétition indue de mots. G. Magnaldi en démonte et illustre clairement les mécanismes de production et de reconnaissance, en en proposant une formalisation ($AB^2 = <A>B^1$ ou $B^2A = B^1<A>$, p. 236). Serena Ammirati (« Segni nei libri : esempi e problemi nei manoscritti medievali di contenuto grammaticale », p. 243-254) étudie les signes présents dans de nouveaux témoins de la tradition grammaticale occidentale : une *Ars de nomine et uerbo* de Phocas, du scriptorium de Lorsch (fin VIII^e^-X^e^ s.), et une version intégrale du IX^e^ siècle de l'*Ars* de Priscien, accompagnée d'un ensemble de textes accessoires à vocation pratique et d'un riche appareil de notes marginales du XI^e^ ou du XII^e^ siècle, introduites par des signes de renvoi. Après avoir rappelé le système de ponctuation vulgarisé par l'enseignement romain, tel qu'il est exposé au IV^e^ siècle par Donat dans le bref chapitre *De posituris* de son *Ars maior* (I, 6 p. 612,1-8 H.) qui, jusqu'au Moyen Âge, va demeurer le manuel de référence, Louis Holtz (« La pratique de la ponctuation dans les manuscrits de Lyon du V^e^ au IX^e^ siècle », p. 255-274) s'interroge sur leur mise en pratique dans la copie des livres précarolingiens (400-780 ap. J.-C.) puis carolingiens, conservés dans la bibliothèque épiscopale de Lyon. L'examen de deux extraits de codex du VI^e^ siècle, du *Pentateuque* et de la *Cité de Dieu* d'Augustin, révèle que l'enseignement du *De posituris* est « réduit à zéro » (p. 261) par la disparition de la ponctuation secondaire, interne à la phrase, et la place unique attribuée au point, avant de connaître une renaissance à la fin du VIII^e^ siècle et d'être, à la faveur de nouvelles copies, réintroduit dans les manuscrits anciens.

Tous ces documents, quels que soient leur nature, leur contenu et leur datation, nécessitent, pour pouvoir être exploités et rendus accessibles aux lecteurs, d'être au préalable présentés et remis en contexte, avant que puisse être étudié ce qui doit constituer l'objet principal de la recherche : l'étude des signes, dans leurs formes et leurs fonctions, leur disposition, leur densité et leur diversité. Il peut arriver que cette partie descriptive préliminaire, indispensable, occupe quasiment tout le terrain et fasse oublier ce qui est le propos de l'ouvrage. C'est le cas, en particulier, de l'enquête, au demeurant instructive et intéressante, sur la reconstitution des quatre phases de réélaboration successives d'une grammaire élémentaire conservée à Amiens, l'*Ars Ambianensis* (« Ricezione ed evoluzione di un trattato elementare : le *Declinationes* e le redazioni dell'*Ars Ambianensis* », Claudio Giammona, p. 275-283). Il peut aussi arriver que les corpus sélectionnés, après avoir fait, dans leurs différentes composantes, l'objet d'études pertinentes et documentées sur les signes textuels qu'ils comportent, se limitent en fin de compte à un catalogue de documents individuels, sans qu'une reprise finale ne vienne synthétiser ce qui fait la spécificité du corpus en question et permette de le replacer dans une histoire plus générale des signes.

Les diverses contributions s'accompagnent généralement de reproductions photographiques (explicitées de transcriptions et d'éditions critiques, voire diplomatiques) des documents examinés ; elles montrent bien la difficulté première qu'il y a à repérer ces signes, avant même de pouvoir s'attaquer à leur interprétation

et à l'histoire de leurs représentations. Ces reproductions permettent également de prendre la mesure d'une dimension inséparable de l'utilisation des signes : celle de leur positionnement matériel (cf. les θέσεις / *positurae* de la ponctuation antique) dans l'occupation de l'espace écrit (lignes, interlignes, marges), et de leur relation avec d'autres types de matérialité signifiante qui peuvent se combiner avec eux ou se substituer à eux, comme : les espaces laissés vides (blancs, séparations) à l'intérieur des lignes ou dans la structuration du texte (mise en page) ; les indentations (*ekthesis* et *eisthesis*, p. 260 et 264) ; la disposition colonnaire pour l'apprentissage des langues, caractéristique des textes bilingues (p. 161) ; le jeu modulaire sur la dimension des lettres ; la *rubricatio*, ou encore (p. 266) l'emploi de codes couleur pour distinguer les différentes mains, les interventions successives de scribes, correcteurs et lecteurs, dans l'ajout de signes. Les signes font partie d'un système sémiotique complexe ; ils s'inscrivent dans un processus global de visualisation qui impose au texte son propre rythme, et dont les différentes composantes demandent à être décodées. Le langage verbal qui, par sa représentation graphique, alphabétique, est déjà lui-même figuration, reçoit le renfort d'autres systèmes de représentations figurées, au risque d'être détrôné par elles. Mais que faut-il entendre par « signes » ?

Tout comme les corpus-supports sélectionnés, les champs d'application retenus pour l'examen des signes textuels – dans leurs formes, leurs positionnements, leurs fonctions et significations, leur fréquence et leur évolution – se caractérisent par leur diversité, ce qui témoigne de tout ce que peut recouvrir la notion de signe et de la nécessité de se référer à des typologies sous-jacentes. Certaines contributions se veulent générales et visent avant tout à repérer, répertorier et analyser les divers types de signes attestés dans un texte ou une catégorie de textes. Elles apportent leur écot à l'élaboration progressive d'un trésor commun, d'un corpus documentaire global, et laissent espérer, à long terme, la constitution d'un catalogue raisonné ou d'un dictionnaire (illustré) des signes et de leurs emplois. Les titres de la plupart des études témoignent toutefois de spécialisations par catégories fonctionnelles de signes : en premier lieu la ponctuation (J. Lougovaya-Ast, G. Del Mastro, L. Holtz) et l'interponction (R. Funari ; « Word Division », E. Dickey), particulièrement utiles dans le cadre de la *scriptio continua* et de la pratique de la lecture, mais aussi les marques de quantité vocalique (D. Colomo), les esprits (R. Ast) et les accents (F. Sebastián Mediavilla), ce qui, dans les traités antiques, correspond aux catégories des *positurae* (ou *distinctiones*) et de la *prosodia*. D'autres évoquent des « signes de lecture » (A. Nodar Domínguez, R. Funari). Dans le cours des articles (cf. entre autres p. 15 et p. 206, note 6) apparaissent encore d'autres catégories, génériques, comme les signes critiques, diacritiques, ecdotiques, prosodiques, ou spécifiques, tels que les signes de rappel, de révision, de remplissage, les signes abréviatifs, sténographiques (comme les *Notae Tironianae*, p. 249), stichométriques, décoratifs, et autres. Comme l'évoque pertinemment en conclusion M.-H. Marganne, l'une des questions majeures qui restent en suspens est celle de la terminologie (p. 303), à la fois antique (σημεῖον, στιγμή ; *nota*, *signum*, *distinctio*, etc.) et moderne (signe, signal, sigle, symbole), et de son corollaire, la classification fonctionnelle des signes. Les *notae* latines, qui font référence à divers types de signes et de systèmes de *notation* (cf. Isid., *Or.* 1, 21-26), ne sont pas superposables à nos *notes* actuelles, qui relèvent d'un système d'*annotation* et évoquent davantage les commentaires des gloses linéaires ou marginales des manuscrits antiques. Les signes *stricto sensu* ne peuvent en effet prendre tout leur sens sans être replacés, plus largement, dans le système global du paratexte, du texte secondaire qui vient se greffer sur le texte principal. Ce paratexte est constitué de l'ensemble des informations annexes que comporte le texte transmis (signes, notes) et de celles auxquelles il renvoie éventuellement, à l'image de l'appareil explicatif (commentaires, lexiques,

mémentos, répertoires) qu'évoque S. Ammirati (p. 248-249) à propos d'un manuscrit de Priscien. La plupart des contributions le montrent bien, au risque parfois de se focaliser davantage sur cet aspect que sur les signes proprement dits.

Ce que montrent bien aussi la plupart des articles, c'est qu'en dehors de la démarche sémasiologique, qui se fonde sur le signifiant du signe (sa dénomination, sa forme) pour lui associer un signifié (une ou plusieurs fonctions), en suivant une typologie qui est celle des traités antiques, il existe, inversement, une autre manière de classer les signes (ainsi que leurs acolytes ou substituts), en partant des types de fonctions qu'ils remplissent et des finalités qu'ils visent, ce qui correspond en partie à une autre démarche antique, celle de l'*emendatio*, *distinctio*, *adnotatio* (p. 17), fondatrice de la grammaire : établissement du texte, par sélection des variantes, pour le rendre plus cohérent ou plus conforme à l'original supposé ; correction des erreurs matérielles de copie ; structuration visuelle du texte permettant de saisir les différents éléments constitutifs de l'énoncé, depuis l'unité sémantique minimale que constitue le mot (signes démarcatifs comme l'interponction et l'accentuation) jusqu'aux différentes sections du texte, en passant par la matérialisation des segments phrastiques à l'aide de signes de ponctuation ; explicitation du texte par un système de notes linéaires ou marginales, afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté interprétative.

Mais en dehors de ces aspects qui visent avant tout à assurer le sens et à faciliter la visibilité et la lisibilité du texte, il existe une autre dimension, tout aussi importante : celle de l'oralisation du texte, qui implique une décodification de l'écrit. La lecture à voix haute, fondamentale dans l'Antiquité (p. 20), fait appel à des dimensions de la langue qui ne sont pas prises en compte dans le système de notation alphabétique, mais qui peuvent être matérialisées par l'adjonction de signes critiques : la dimension suprasegmentale de l'accentuation, des oppositions quantitatives, de l'aspiration ; le caractère lié ou segmenté de l'énonciation, avec des phénomènes syntagmatiques tels que l'élision ; les pauses respiratoires, matérialisées par un système de ponctuation. Toutes ces fonctionnalités portées par les signes aux différents niveaux de l'établissement et de l'exploitation du texte, ont trouvé un champ d'application particulièrement actif dans le monde de l'enseignement, chez les grammairiens et les rhéteurs, et dans la pratique oratoire. Il existe enfin une dimension esthétique, ornementale, des signes (p. 14, 135-136), qui distingue les manuscrits de la meilleure qualité, mais qui, plus généralement, peut aussi témoigner d'un niveau plus élevé d'éducation et de maîtrise culturelle.

Sur un sujet aussi vaste et complexe, qui implique le recours à tant de disciplines et de compétences, et qui appelle encore bien d'autres études méticuleuses (voire des déchiffrements) de documents particuliers, on ne saurait évidemment attendre que ce volume puisse déboucher d'emblée sur des perspectives plus globales et plus synthétiques. Comme l'exprime de manière bienvenue la métaphore employée par Maria Chiara Scappaticcio (p. 24), il s'agit, dans cette vaste mosaïque de témoignages, d'ajouter progressivement des tesselles permettant d'interpréter les textes (« aggiungere tasselli al mosaico dell'interpretazione dei testi »). Certaines études apportent des tesselles un peu plus nombreuses ou plus importantes que d'autres, mais chaque contribution fournit son lot de petites pierres constructives, qui viennent parfois contredire les théories reçues (ainsi, p. 146, sur la supposée rareté de l'esprit rude dans la pratique documentaire). D'ores et déjà se profilent des lignes de force qui permettent d'apporter des réponses à la question posée par cet ouvrage, de l'interaction entre la théorie et la pratique : il y a loin de l'une à l'autre, la réalité est bien plus complexe, diversifiée et évolutive, que ce que laisse entrevoir la brièveté et la radicalisation des exposé doctrinaires. Non seulement il existe des « signes sans signes » (p. 15), sans assise théorique, mais l'utilisation des signes répertoriés par les traités est loin d'être univoque et stable. Les signes sont souvent polyfonctionnels

et se font concurrence entre eux ; polysémie et synonymie règnent en force, au point que l'on peut parfois se demander si la notion de système est vraiment pertinente. S'agit-il d'un manque de maîtrise de son utilisation, de la part des utilisateurs, ou d'un système qui n'est pas suffisamment cohérent et performant pour que l'on puisse en faire une utilisation raisonnée, répondant à l'évolution des besoins ? C'est l'une des nombreuses questions auxquelles ce volume nous invite à réfléchir et auxquelles il apporte déjà des réponses. Par sa thématique à la croisée de la théorie et de la pratique, la diversité et la minutie des études de première main, à la fois micro- et macroscopiques, qu'elle propose, son importante bibliographie et sa riche collection d'index, cette « première contribution collective entièrement consacrée aux signes » (p. 9) fait incontestablement avancer la recherche. Elle a en tout cas bien rempli la mission qu'elle s'était assignée, et entend manifestement la poursuivre, en délimitant peut-être désormais des champs d'investigation plus restreints et plus thématiques.

Frédérique Biville.

Michèle Fruyt, Anne Olivier et Tatiana Taous (dir.), *Le Vocabulaire intellectuel latin : analyse linguistique* (Collection Kubaba, Série Grammaire et Linguistique) : Paris, L'Harmattan, 2020, 326 pages.

La décision de publier ce volume est bien justifiée dans l'avant-propos : comme tous les responsables de projets d'envergure, les promoteurs du *Dictionnaire historique et Encyclopédie linguistique de Latin* (*DHELL*), projet financé par l'ANR, ont été confrontés au problème de savoir s'il était judicieux d'attendre l'achèvement de l'œuvre pour la publier. La fragilité du site hébergé par Sorbonne-Université les a incités à recourir à une publication partielle sur papier pour mettre à la disposition des lecteurs une partie des études déjà réalisées. Des publications fragmentaires ont été effectuées pour d'autres entreprises de longue haleine comme le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* dirigé par Pierre Chantraine puis par ses disciples, comme la *Grammaire Fondamentale* du Latin mise en œuvre par Guy Serbat ou encore comme l'*Indogermanische Grammatik* programmée par Jerzy Kurylowicz.

L'introduction (p. 11 à16) expose bien la nature et le contenu de l'ouvrage. Il s'agit d'un ouvrage collectif fédérateur faisant intervenir les meilleurs spécialistes issus d'universités françaises, espagnoles ou italiennes révisé par Michèle Fruyt, porteur du projet de *DHELL,* et par Peggy Lecaudé qui en fut le maître d'œuvre initial en qualité de post-doctorante. L'une et l'autre ont également rédigé certains paragraphes. Vingt-quatre rédacteurs ont collaboré. À la fin de chaque article, le nom des rédacteurs de chaque paragraphe est mentionné sous le titre. On relève la récurrence de la mention de Jean-François Thomas pour la description des emplois avec, souvent, des traductions personnelles des exemples cités et pour la place du lexème étudié dans le lexique latin. Pour l'histoire du lexème, son étymologie et ses correspondants italiques, sont tout particulièrement intervenus Paolo Poccetti, Jean-Paul Brachet et Vincent Martzloff. Romain Garnier a, plus que d'autres, contribué à l'actualisation de la bibliographie qui comporte des publications très contemporaines, jusqu'en 2020. On relèvera la mention d'informations glanées à l'occasion de « conversations privées » qui illustrent bien l'efficace convivialité de cet incubateur de recherche qu'est depuis longtemps le Centre Alfred Ernout.

Les termes retenus pour cette publication forment un ensemble cohérent de vingt mots latins, substantifs, verbes ou adjectifs qui relèvent du vocabulaire intellectuel (plus spécifiquement linguistique, littéraire, social et moral ou politique) et méritent par leur sémantisme et leur fréquence d'être qualifiés de vocables fondamentaux. Ils

sont classés par ordre alphabétique. Leur usage est examiné sur une longue période, dès les plus anciennes attestations du latin jusqu'aux langues romanes modernes. Certaines analyses fournissent une présentation synthétique de thèses ou d'autres travaux de haute qualité scientifique publiés antérieurement (*gloria* et *laus*, *signum*) ou encore inédits (*potentia*, *uerbum*). Le nombre de pages consacré à chaque article est variable : 30 pour *potentia,* 27 pour *signum*, 21 pour *quaerere*, 19 pour *cognoscere*, 18 pour *fabula* et *uerbum*, 15 pour *gero* et *precor*, 13 pour *examen, fabula* et *libertas*, 12 pour *exigere*, *existimatio* et *gloria,* 11 pour *laus*, 10 pour *sermo*, 9 pour *allegoria*, *bilinguis* et *uanitas*, 7 pour *contumelia*.

L'ouvrage comporte vraiment très peu de lapsus, de fautes de frappe, d'erreurs ou d'omissions. Est-il nécessaire de signaler, par exemple, que, page 96, la référence à Rohlfs 1966 concerne un ouvrage qui n'est pas cité dans la bibliographie (ni dans la bibliographie générale, ni dans la bibliographie spécifique qui figure à la fin de chaque article) ?

On peut regretter quelques redites qui s'expliquent (mais pas toujours) par le fait que les différents paragraphes n'ont (souvent) pas été rédigés par le même auteur. On citera les paragraphes 1 et 6.2.1 relatifs à *existimatio.* Ailleurs cet écueil a été bien évité, comme lorsque, s'agissant de *cognoscere*, un renvoi a été fait au § 1 de *signum* pour la nature phonétique et le statut phonologique de la nasale « vélaire » du latin.

L'emploi des abréviations dans le texte et notamment pour le nom des auteurs latins surprend mais se justifie par la nécessité de limiter le nombre de pages du volume pour des raisons budgétaires. On trouve ainsi, page 32, « Inversement, *triformis* est chez Sen. et Stace pour Cerbère, là où Hor. avait trilinguis… » et, page 47, « L'ex. montre que *cognoscere* introduit de préférence… ».

Chaque article est présenté dans un cadre standardisé indiqué page 16 sous le titre « Plan de la fiche de chaque lexème ». Mais cette unité n'entraîne pas l'uniformité. On constate en effet quelques divergences dans la notation des entrées. On a par exemple *allegoria*, *-ae* (f.) mais *contumelia*, *-ae*, f., ou *fama*, *-ae,* f. avec f. sans parenthèses ; les verbes sont mentionnés tantôt à la première personne du singulier suivie de la deuxième et de l'infinitif présent actif (*gero*, *-is*, *-ere*), tantôt seulement de l'infinitif présent (*precor*, *-ari*), tantôt directement et seulement à l'infinitif présent actif (*cognoscere*, *exigere*, *quaerere*).

La diversité est plus importante s'agissant de la quantification des occurrences. Page 14, § 8, il est écrit que les auteurs ont retenu la périodisation établie par Pierre Flobert 1975 à l'occasion de sa thèse sur les *verbes déponents latins*. Or à la lecture des articles on rencontre rarement cette périodisation qui est d'ailleurs en concurrence avec celle de la *Library of Latin Texts* généralement utilisée pour établir la « distribution diachronique » qui fait l'objet du § 3.4. de la fiche standard. Il serait fastidieux et vain d'énumérer les neuf cas de figure présentant ces données sous forme de tableaux. Certains articles n'offrent aucun un tableau (*sermo*), d'autres, un seul (*examen*), d'autres, deux. Par ailleurs le nombre (7, 9 ou 10) et l'étendue de chaque période varie. Quelques rédacteurs ont astucieusement résolu les difficultés liées à cette double source en se limitant à un tableau ou, mieux, en sélectionnant dans un second tableau, après la « distribution diachronique », les auteurs qui ont particulièrement utilisé le lexème étudié (*gerere*).

Le corpus analysé n'est évidemment pas de même nature quand l'article a été rédigé par l'auteur d'une thèse ou d'un travail approfondi sur le lexème concerné (*allegoria*, *contumelia*, *gloria*, *laus*, *potentia*, *signum*, *uerbum* etc..) ou quand il repose sur une synthèse des travaux existant actuellement sur le sujet. En ce qui concerne l'étude sémantique qui occupe le § 4, les principes de l'analyse sémique de Claude Moussy ont été appliqués par plusieurs auteurs qui ont eu recours à la présentation des sémèmes sous leur forme canonique. C'est un bel hommage à leur

maître décédé en janvier 2020. L'école espagnole de l'analyse lexématique initiée par Benjamin García Hernández est illustrée par les contributions de Luis Unceta Gómez (*cognoscere*, *quarere*).

En conclusion, cet ouvrage est scientifiquement remarquable et novateur et son utilité pour les spécialistes de linguistique latine est indéniable. Il pourra également être consulté avec profit par les chercheurs en langues romanes et son intérêt s'étend à tous ceux dont la curiosité concerne les langues, leur histoire, la formation des mots mais aussi la civilisation romaine. L'enrichissement des connaissances et des méthodes de recherche en la matière élaborées depuis plus de cinquante ans impose une actualisation des manuels et dictionnaires concernant la langue latine écrits en français dans la première moitié du vingtième siècle, « usuels » qui ont formé tant de chercheurs en France et ailleurs. Ce projet ambitieux est donc pleinement justifié. La publication dont nous avons rendu compte est un bon début et nous ne pouvons qu'espérer la poursuite de cet *opus magnum*.

Chantal Kircher.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Les désordres liés à la Covid ont été précédés pour notre société du décès subit de notre administrateur M^me^ Champeaux, qui s'occupait avec son dévouement bien connu de l'envoi des ouvrages pour comptes rendus. Il est résulté de la conjonction de ces événements que le tome III de la Langue latine *de Varron a été confié successivement à deux recenseurs distincts. L'intérêt tout à la fois de l'ouvrage en question et de ses recensions justifie à nos yeux que soient publiées, à titre exceptionnel, deux notules, qui du reste se complètent heureusement.*

Varron, *La langue latine*, livre VII. Texte établi, traduit et commenté par Pierre Flobert (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2019, tome III, xlvi et 111 pages en partie doubles.

Après l'édition du livre VI du *De lingua Latina* de Varron dans la même collection (C.U.F.) en 1985, Pierre Flobert (désormais P.F.) nous livre en 2019 l'édition du livre VII.

Dans son introduction (copieuse : pages vii-xlvi), P.F. considère que le texte transmis se réduit au manuscrit F, dont la primauté ne fut reconnue qu'à partir du xix^e^ siècle. Il s'agit d'un manuscrit bénédictin copié au Mont-Cassin au xi^e^ siècle, où il fut découvert par Boccace vers 1355, avant de disparaître dans diverses pérégrinations. Il comporte d'importantes lacunes, des « fautes », des omissions, et, en outre, la *scriptura continua* entraîna de mauvaises coupures entre les mots dans les interprétations et éditions des diverses époques. De surcroît, la tradition indirecte fournit peu de renseignements. Aussi le travail d'établissement du texte a-t-il été délicat, nécessitant des corrections et des conjectures.

L'apparat critique établi par P.F. a pour but de donner l'origine des modifications apportées à ce manuscrit F, dont l'orthographe est celle de la République tardive,